Tristesse des bœufs

Voilà ce que me dit en reniflant sa prise
Le bon vieux laboureur, guêtré de toile grise.
Assis sur un des bras de sa charrue, ayant
Le visage en regard du soleil rougeoyant :

« Ces pauv' bêt' d'animaux n'comprenn' pas q' la parole.
T'nez ! j'avais deux bœufs noirs !... Pour labourer un champ
C'était pas d' leur causer ; non ! leur fallait du chant
Qui s' mêle au souffl' de l'air, aux cris d' l'oiseau qui vole !

Alors, creusant l' sillon entr' buissons, chên's et viornes,
Vous les voyiez filer, ben lent'ment, dans ceux fonds,
Tels que deux gros lumas, l'un cont' l'aut', qui s'en vont
Ayant tiré d' leu têt' tout' la longueur des cornes.

L' sillon fini, faisant leur demi-rond d'eux-mêmes,
I's en r'commençaient un auprès, juste à l'endroit :
J'avais qu'à l'ver l'soc qui, rentré doux, r'glissait droit...
Ainsi, toujours pareil, du p'tit jour au soir blême.

C'était du bel ouvrage aussi m'suré q' leur pas,
Q' ça soit pour le froment, pour l'avoin', pour le seigle,
Tous ces sillons étaient jumeaux, droits comme un' règle,
Et l'écart entr' chacun comm' pris par un compas.

Par exempl', fallait pas, dam' ! q' la chanson les quitte !
À preuv' que quand, des fois, j' la laissais pour prend' vent,
I' s'arrêtaient d'un coup, r'tournaient l' mufle en bavant,
Et beurmaient tous les deux pour en d'mander la suite.

Mais, c'est pas tout encor, dans l'air de la chanson
I v'laient d' la même tristesse ayant toujou l' mêm' son,
À cell' du vent et d' l'arb' toujou ben accordée.
Mais d' la gaieté ? jamais i' n'en voulur' un brin !

Ça tombait ben pour moi qui chantais mon chagrin.
Ya donc des animaux qu'ont du choix dans l'idée
Et qu'ont l' naturel trist' puisque, jamais joyeux,
Dans la couleur des bruits c'est l'noir qu'i's aim' le mieux. »

Maurice Rollinat - - *Paysages et paysans*

© Poeticus 2014 - 2026